

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 55 (1917)  
**Heft:** 20

**Artikel:** L'heure des trains  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-213081>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

forêts d'ébène des tropiques que les canneliers enveloppent de leurs lianes et que peuplent les oiseaux du Paradis.

Fête délicieuse d'arômes, de subtiles et odorantes émanations qui évoquent autour de vous les enchanteuses images de l'Asie et de l'Orient, les palais féeriques des sultans, les harems mystérieux des pacha, les temples muets et cachés sous les palmes recourbées, et au fond desquels un Bouddha doré, au teint pâle et aux yeux noirs, est divinement accroupi dans une fleur de lotus : vision extraordinaire et miraculeuse de la Paix, de la Sagesse et de la Béalitude éternelle.

Ces rues aux effluves grisantes, aux odeurs douces ou violentes donnent aux nerfs des vibrations, comme les notes de musique. Les parfums forment des mélodies : le poète les a chantées :

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent. Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants Doux comme les hautbois, vert comme les prairies,

— Et d'autres corrompus, riches et triomphants, Ayant l'expansion des choses infinies, Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens, Qui chantent le transport de l'esprit et des sens<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Rimbaud.

Ici, dans la vieille ville parfumée comme une petite maîtresse, l'Allemagne sent bon : plus d'odeur de poudre ni de choucroute !

VICTOR TISSOT.

<sup>1</sup> *L'Allemagne casquée*, Librairie académique, Perrin et Cie éditeur, Paris.

### LES DIEUX TRANSIS

CETTE fois, l'hiver nous a bien fait ses adieux définitifs ; même, ses derniers comparses, les trop célèbres saints de glace, sont méconnaissables : ils sont dégelés. Pristi ! il était bien temps de sortir de ce régime de froidure qui nous a tenu rigueur durant près de sept mois. Jouissons maintenant du printemps, de l'été, de l'automne, du soleil, du ciel bleu, de la chaleur, des fleurs, des prés, des bois, des fruits, de tout ce qui est l'apanage de la « belle saison », puisqu'enfin elle est venue.

Et dire que déjà des prophètes de malheur nous prédisent un hiver bien plus rigoureux encore que celui que nous quittons. Que ne gardent-ils pour eux leurs funestes présages ! Que nous sert-il donc de savoir, à présent, ce que sera le prochain hiver ? Il n'y a quand même ni combustible ni pommes de terre pour en faire provision.

Piron — vous savez bien, Piron de la « Métromanie » ; Piron « qui ne fut rien ; pas même académicien — avait, lui aussi, cette manie de prophétiser. En 1740, évoquant le souvenir de l'hiver 1709, de fameuse réputation : on l'avait surnommé le « grand hiver », et alors qu'on prédisait un hiver 1740-1741 aussi terrible, n'écrivit-il pas les vers que voici. Leur lecture nous fait revivre quelques-unes des sensations éprouvées aux derniers froids. Brrr ! brrr !

Belle Agnès, quel que soit l'hiver qui nous arrive, La nature aujourd'hui ne produit rien de neuf, Il ne vaudra jamais l'hiver de sept-cent-neuf. C'était cet hiver-là qui valait bien la peine Que pour le célébrer on réchauffât sa veine ! Non, jamais, belle Agnès, vous n'en verrez autant, Le thermomètre baisse, et presque au même ins-

[tant,

Dans la cave des dieux, l'ambrosie est gelée ! En versant le nectar, Ganymède a l'onglée ! Tous les dieux en traîneau, dans le trajet qu'ils font, Ebranlent le plancher qui nous sert de plafond. Vénus même se chauffe, et, pour plus dire encore, Dans son lit (à midi !) la vigilante Aurore Entr'ouvrant les rideaux de son palais vermeil Appelle les rayons de l'avare soleil !... Neptune, au fond des eaux, gèle près d'Amphitrite ; En soufflant dans ses doigts, maint Triton prend [la fuite ;

Dans sa barque immobile on voit pleurer Caron ; Tous les morts, en patins, traversent l'Achéron ; Et Cerbère, d'écume inondant sa mâchoire, Jappe par trois fois trois, en demandant à boire. Zéphyr n'ose souffler ; les chênes tout fendus, Des Dryades en pleurs laissent voir les bras nus. Cybèle se renforce à mille pieds sous terre ; Sylvain bat la semelle avec Pan, son confrère, Et, dans le vain espoir de s'entendre appeler, L'écho transi des bois désapprend à parler.

**L'heure des trains.** — Les multiples changements dans l'horaire des trains ennuient fort les voyageurs, mais font le bonheur des imprimeurs, en particulier des Hoirs d'Adrien Borgeaud, à Lausanne, qui viennent de mettre en vente leur bon *Horaire du major Dorel*, service réduit, soit avec toutes les modifications apportées jusqu'au 1er mai. (Edition unique à 25 cent).

### FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

## Lâchez tout !

2 par LOUIS LEMAIGRE

Il n'y avait pas de nacelle. Le trapèze pendait seul au ballon. Quelle que fût la durée du parcours, l'aéronaute devait se contenter de ce frêle appui.

Etreignant de toute son énergie les deux cordes, Avitar tournoya d'abord en l'air comme une feuille.

Le ballon presque horizontal à force d'être incliné, ne s'élevait qu'à peine, mais fuyait rapidement, à une hauteur de vingt mètres, dans la direction où le vent l'entraînait.

Un immense cri d'effroi s'échappa des dix mille poitrines qui hâletaient au-dessous de lui.

Le ballon venait d'être jeté dans les branches d'un arbre voisin.

Il y demeura pendant quelques secondes, s'y tourmentant avec fureur.

Les plus rapprochés entendirent distinctement le craquement des cordages.

On crut l'homme mort.

Avitar se gara de son mieux, s'accrochant d'une seule main au trapèze, et de l'autre, écartant les branches qui lui labouraient le corps.

Le sang coulait de son visage avec abondance.

Une rafale, venue en sens inverse, dégagea le ballon, qui pivota sur lui-même et s'enleva rapidement.

Tout étourdi du choc, l'aéronaute fut un instant avant de se remettre.

Il n'avait pas perdu son sang-froid. Ce n'était pas la première fois qu'il voyait la mort de près. L'habitude du péril avait renforcé son énergie.

— Je l'ai échappé belle, se contenta-t-il de dire philosophiquement.

Il montra le poing à la foule, qui n'était plus au-dessous de lui qu'une fourmilière.

— Bêtes brutes ! grommela-t-il, que leur importe la vie d'un homme, pourvu qu'ils aient leur plaisir !

Puis il cessa de rien voir, que le ciel bleu sur sa tête.

Le ballon venait de franchir la région des nuages, qui formaient un épais rideau entre la terre et lui.

Une idée bizarre traversa l'esprit d'Avitar.

— Si je lâchais mon trapèze, se demanda-t-il, qu'est-ce que j'éprouverais avant de mourir ?

Cette réflexion le fit sourire.

— On prétend qu'en tombant d'une pareille hauteur, un homme perd la vie avant que son corps n'aille se briser sur le sol. Est-ce vrai ?

Son regard essaya inutilement de percer les nuages et se fatigua.

Il eut cette sorte d'éblouissement qui résulte de la fixité.

— Comme ils seraient étonnés, en bas de me voir m'aplatir au milieu d'eux ! On en parlerait longtemps. Les femmes enceintes feraient des fausses-couches, où produiraient de petits monstres. Qu'est-ce qu'on peut bien éprouver en route ?

Cette question, qu'il s'était d'abord posée sans y attacher d'importance, commençait à l'obséder. Il essaya de songer à autre chose.

Mais il en est de certaines pensées comme de ces mouches d'été, que l'on chasse mais qui reviennent obstinément se poser à la même place.

En vain l'aéronaute s'efforçait-il de donner une

autre direction à son esprit, toujours ce problème revenait le solliciter : « Qu'est-ce qu'on peut bien éprouver avant de mourir ? »

Il espéra s'en débarrasser en l'approfondissant.

Il ferma les yeux, se recueillit, et par un phénomène de l'imagination, il se sentit précipité dans l'espace, tournoyant sur lui-même, perdant haleine...

La sensation fut saisissante de réalité, brutale, mais exempte d'effroi. Elle renfermait même une sorte de volupté bizarre et énervante.

L'effet en fut si impérieux qu'Avitar manqua de lâcher la corde.

— Suis-je fou ? s'écria-t-il tout haut, en se raidissant.

Sa voix, perdue dans l'immensité, frêle et sans vibration, lui causa une impression désagréable.

Son état maladif réagissait, après la fatigue des préparatifs, l'émotion du départ et la dépense d'énergie qu'il lui avait fallu faire pour conjurer l'accident.

La longue diète qu'il avait subie ajoutait à son malaise ; de petites flammes bleues et vertes voltigeaient devant son regard, et il avait dans les oreilles comme un clapotement.

— Ce n'est pas si terrible qu'on se l'imagine, dit-il, en restant sous l'empire de son idée fixe. Il me semble que le vide a de grands bras qui me font des signes et qui s'ouvrent pour me recevoir. Pourquoi ne me laisserais-je pas choir ?

Sa raison devenait confuse.

Il fit un nouvel effort :

— Je n'ai jamais éprouvé cela, murmura-t-il ; aurais-je le vertige ? Non, mon pouls est calme, je n'ai pas peur, et le vertige est toujours accompagné d'épouvante. C'est cette maudite diète.

Ses yeux se voilèrent. Il sentait distinctement qu'une force inconnue le tirait par les pieds.

— L'espace est bien tentant, continua-t-il. Ne vaut-il pas mieux en finir avec la vie, comme un soldat sur la brèche, que de mourir bêtement dans un lit ?

Alors il songea à sa femme, à ses deux enfants presque au berceau.

Elle se consolera, dit-il ; eux n'auront même pas à me pleurer ; dans quinze jours, ils ne se souviendront plus de moi. Mais qui les fera vivre ?

Cette réflexion ne put donner le change à son étrange envie. Son désir de se précipiter était irrésistible. Il essayait encore de lutter ; mais les raisonnements qu'il appelait à son aide ne lui arrivaient que par lambeaux et s'éparpillaient dès qu'il voulait s'y appesantir.

Il regarda de nouveau au-dessous de lui.

Il se rejeta violemment en arrière, les yeux arrondis par l'angoisse, les dents serrées.

La démente du suicide lui était venue.

Il se sentit perdu. Ses mains n'entouraient plus la corde que mollement.

— Retenez-moi ! retenez-moi ! cria-t-il de toutes ses forces ; ne me laissez pas tomber !

Il rit amèrement, en s'apercevant qu'il était seul.

Sa vue se perdit dans un brouillard. Il essaya de résister.

— Ma pauvre femme ! mes chers petits ! murmura-t-il dans un sanglot.

Des larmes jaillirent de ses yeux, sa tête s'inclina sur sa poitrine.

Alors il n'eut plus conscience de rien ; ses doigts se détendirent, la barre du trapèze se déroba sous lui, et il se sentit emporté dans un immense tourbillonnement....

(LE DON QUICHOTTE, 1881).

Fin.

**Grand-Théâtre.** — *Semaine de clôture.* — Spectacles du samedi 19 au samedi 26 mai à 8 h.  $\frac{3}{4}$ .

Samedi 19 et dimanche 20 mai, à 8 h.  $\frac{1}{4}$  : *La Reine du Cinéma*, le grand succès.

Mardi 22 et vendredi 25 mai à 8 h.  $\frac{3}{4}$  : *Les Mousquetaires au Couvent*, opérette en 3 actes de Louis Varney.

Samedi 26 mai, à 8 h.  $\frac{3}{4}$  : *Clôture de la saison lyrique* ; première représentation, à Lausanne, de *L'Auberge du Tohu-Bohu*, opérette en 3 actes de Ordonneau, musique de Victor Roger.

Locations ouvertes.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.

Albert DUPUIS, successeur.